



« Des mots pour penser le métier »

avec **Patrick PICARD**,

A Directeur du Centre Alain Savary à l'Institut Français de l'Éducation de Lyon

au commencement, il y a cet intitulé inhabituel qui surprend, interroge.

Un mois avant, Patrick Picard met un questionnaire en ligne pour les stagiaires : 30 « mots du métier », en choisir 5 ou 10 qui vous tiennent à cœur, et puis deux qui sont pour vous des préoccupations importantes, et pour ces deux-là, écrire ce qui vous semble important à dire, à mettre à la discussion.

L'enquête est dépouillée.

Quatre « mots du métier » ressortent : l'autonomie, le sens des apprentissages, la différenciation, comprendre la nature des difficultés.

C'est le socle sur lequel va se construire la journée du 17 novembre.

Ce stage n'entre pas dans le moule d'un « compte-rendu », ne se résume pas. Il s'agit d'une véritable

démarche de formation, qui s'éprouve, se traverse. Faute de raconter, nous tenterons d'en tracer une esquisse.

Ici, il n'y a pas de place pour le surplomb du « conseil pédagogique », la « leçon de métier », pas de place pour les « tu devrais », « il faut que ... ». Il n'est question que de travailler ensemble de manière exigeante, pour comprendre ce que l'on fait : aller au bout de ce que l'on conçoit, analyser la réalité, chercher à comprendre ce que dit, ce que fait l'autre, collègue ou élève. Sortir des fausses idées qui empêchent de penser plus avant, construire la compréhension du métier par l'échange et la controverse.

Quelque chose qui fait que tu as tout à coup, l'envie d'aller creuser avec les autres.



Il est 9h ce vendredi. Patrick Picard ouvre le stage sur quelques mots qui en posent le cadre. Ce que signifie « travailler », quelles en sont les règles de fonctionnement.

« Il y a un écart, un conflit de logique entre ce qu'on nous demande de faire, ce que ça demande pour le faire, ce qu'on arrive à faire ... »

... **A** lors on fait des compromis pour arriver à travailler. Et on ne fait pas tous les mêmes. On essaye qu'ils soient opératoires. Quand on regarde quelqu'un travailler, on voit l'action, mais on ne comprend pas l'activité : ce qu'il.elle fait dans sa tête. Et la seule chose qu'on fait c'est de dire « moi si j'étais à sa place. ... ».

Mais on ne sait pas ce qu'il.elle fait. Ce qui intéresse dans le travail c'est l'efficacité.

Quand on a l'impression que notre travail ne sert à rien, on ne s'en sort pas en se désengageant. On peut fabriquer du cynisme, de la haine.

Nous avons, une double efficacité dans notre travail :
1- Envers les destinataires élèves. En fonction de ce qu'on a en tête, on ne fait pas les mêmes compromis. Par exemple, Finkelkraut pense que l'école démocratique a peu d'efficacité, que la réussite de tous équivaut à une baisse d'exigence.

2-L'efficacité subjective. Est-ce que je suis content.e de mon travail ? Sentiment de bien faire ou d'être désemparé.e ? C'est le sentiment d'efficacité des personnes qui crée leur pouvoir d'action, l'envie d'aller au travail. Sinon, il y a maladie professionnelle, angoisse, rejet de l'autre. Yves Clot dit que c'est le travail qu'il faut soigner, et non pas les personnes, sinon on fait du « coussin compassionnel ».



**Et puis le cadre se resserre sur l'intitulé :
Discuter des mots prescrits, les mots valises**

Le stage va se dérouler en alternant diverses formes de travail : échanges par groupes de quatre, échanges en grand groupe, apports théoriques de l'intervenant, analyse de séances de classes. La particularité pour chaque mode de travail est qu'elle est toujours appuyée sur une ou plusieurs consignes précises et exigeantes, individuelles ou collectives, qui obligent à dépasser l'« à peu près », le « pré-pensé ».

Travail en groupes de 4

autour des quatre mots sortis du questionnaire : l'autonomie, le sens des apprentissages, la différenciation, comprendre la nature des difficultés.



« Essayez de **NE PAS GOMMER** ce qu'il peut y avoir comme écarts entre vous. »

... ramenez trois choses :

- Quel est le problème avec ce mot ? Un problème c'est normal. Pourquoi c'est compliqué ?
- Essayez de dire ce qui fait consensus et ce qui semble ne pas faire accord.
- Essayez de représenter la situation par un dessin un schéma, un graphique.

Lire une situation de métier, analyse d'une vidéo extraite de Neopass@ction

Maud, jeune PE confrontée, lors d'une leçon de vocabulaire sur les antonymes, à des propositions d'exemples surprenants de la part de ses élèves de CE1-CE2 (soleil/pluie – maître/maitresse – etc). Elle hésite à valider ou à invalider ces propositions et laisse plusieurs fois les élèves dans l'incertitude.

... Observez le problème enseignant qui consiste à FAIRE

COMPRENDRE ce qu'il faut faire, et le problème d'élèves qui est de COMPRENDRE



ce qu'il faut faire. Échangez sur ces deux questions avec la consigne de dire UNE chose saillante dans ce que vous observez.

Les stagiaires disent : « elle va trop vite, c'est hyper transmissif, y'a pas de débat, les élèves ne parlent pas, la notion d'antonyme n'est pas claire au départ, la maîtresse veut aller vite mais ça dure et ça dure, et elle ne sait pas régler ça, elle valide seule, et sa validation n'est pas stable, on se demande ce que font les élèves qui écrivent, il n'y a pas d'organisation spatiale ... »

« Vous êtes mûrs pour être conseillers péda »

... Ce qui est intéressant c'est que vous êtes très forts pour dire ce qui ne va pas. Je vous ai orienté sur le mot *Problème* qui est une situation de travail, une situation normale. J'insiste parce que tout le monde voit un déficit dans l'activité enseignante.

Il n'y a pas que cette manière d'être formateur.

●●● Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre la nature de ce que élèves et maître.sse.s rencontrent comme difficultés. C'est, avant de me dire ce qui ne va pas, de regarder la trace de l'activité de manière compréhensive, au sens de « *comprendre ensemble* », se mettre à travailler ensemble pour comprendre.

Quand on observe une situation de travail, on zappe la partie descriptive. Si l'on prend ce temps de la description, on peut essayer de COMPRENDRE pourquoi la maîtresse fait ce qu'elle fait, sortir de « c'est bien, c'est pas bien » mais aller plu-

Le sens des apprentissages, suite avec la vidéo d'un entretien avec Maud

qui analyse les difficultés qu'elle a rencontrées lors de sa séance sur les antonymes, arrive ainsi à une vision plus experte, parle du métier.

Les stagiaires disent : « On lui demande de faire quelque chose, alors elle le fait. Ça veut dire quoi « il faut bien faire quelque chose ? »

Je me retrouve là-dedans : moi aussi, je faisais sans réfléchir, parce qu'il fallait faire. »

« Est-ce que ces questions-là, le métier vous aide à les régler ? » ●●●

●●● Quel est le problème ? Il y a des choses à apprendre à l'école. Les programmes demandent à installer des concepts chez les élèves. Partir du réel de la classe et arriver au concept, c'est compliqué. La question qui se pose est celle du « sens des apprentissages ».

Qu'est-ce qu'un gamin comprend de ce qu'il a à faire ? Notre difficulté est que, quand on monte dans l'apprentissage, le lieu commun consiste à « partir des choses concrètes pour faciliter l'accès ». ENSEIGNER, c'est faire la guerre aux représentations ordinaires du monde. FAIRE DU SAVOIR, c'est lutter contre la doxa, les idées toutes faites.

La doxa, c'est 50 000 zozos qui savent expliquer comment il faut faire pour que les élèves apprennent mieux.

Quand le métier sort des « opinions », il se met à dire qu'il y a des problèmes de métier. On arrête de dire qu'il y a des gens qui savent et on pense ensemble SUR les situations.

tôt vers « qu'est-ce qu'elle gagne en faisant ce qu'elle fait et qu'est-ce qu'elle perd, qu'est-ce qu'elle risque ? »

Ça, on peut le faire à plusieurs dans une école, plutôt que d'avoir quelqu'un qui met en conformité avec la norme.

On travaille toujours avec des normes qui sont ce que l'on tient pour vrai. Elles évoluent. Le collectif doit les requestionner.

Toute activité professionnelle est la résultante de plusieurs tensions...

On est dans des dilemmes permanents.



Un point théorique sur le « genre second » du langage

qui éclaire les difficultés de Maud et de ses élèves dans la leçon de vocabulaire. D'après un article de R.Goigoux et E.Bautier qui décrivent les malentendus induits par le « genre premier » du langage production langagière spontanée, liée au contexte et à l'expérience du sujet, alors que le « genre second » va généraliser, théoriser, catégoriser, produire des « discours sur ... ».

« Ce qu'ils disent, c'est qu'une des difficultés est que l'école doit faire passer celui qui apprend de sa connaissance « concrète » du monde, à une connaissance mise en « discipline », conceptualisée » ●●●

●●● Le contexte scolaire impose quelque chose qui est très particulier et qui, évidemment va être très loin de ce que vivent certaines catégories de personnes.